

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 46

Artikel: On effé dè la tsaropiondze
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aussi bonne qu'elle est belle et gaie, aussi on l'aime bien.

Quelques instants après, j'étais introduit dans le cabinet de travail de M. de Lesseps. Il était à peine huit heures du matin. Je trouvai le grand ingénieur devant son bureau, la plume à la main, entouré de nombreux manuscrits. Je devais reprendre le chemin de Paris une heure après, et je n'ai pu, à mon grand regret, accepter les offres hospitalières de cet aimable grand homme.

— Tant pis, me dit-il, je comptais vous garder à déjeuner, mais puisque vous ne pouvez pas rester, je suis tout à vous. Il lut les nouvelles que je lui apportais et y répondit. Pendant qu'il lisait, une porte s'entr'ouvrit, et je vis apparaître une des plus gracieuses jeunes femmes qu'il m'ait été donné de voir. Elle tenait à la main un livre, sur lequel se trouvaient des caractères bizarres. « Comment écrit-on ?... » et elle prononça un mot arabe qui m'échappe. M. de Lesseps posa son journal et lui donna l'orthographe.

— C'est ma nièce, ou plutôt celle de ma femme, me dit M. de Lesseps aussitôt qu'elle fut sortie; jolie fille, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en lisant dans mes yeux.

Dix minutes après, la même porte s'ouvrit avec fracas, et une toute petite fille aux bras et aux jambes nus, se précipita dans la chambre et entoura de ses minuscules bras potelés et blancs, la tête de M. de Lesseps, qui s'écria : Bonjour, « Guigui. »

Le Canal de Suez, avec tout son puissant intérêt, ne pouvait lutter avec les caresses de cette mignonne enfant. Mais ce fut encore bien autre chose lorsque je vis entrer une, deux, trois, quatre, cinq, six, je ne sais plus combien de fillettes toutes vêtues de même, et s'enlacer comme un collier autour de mon hôte. C'étaient les enfants de M. de Lesseps, six chérubins roses, avec la tête de sphinx si merveilleusement belle de la mère.

Et il n'y avait là que les filles. Jugez un peu de mon étonnement, si les garçons avaient paru eux aussi !

Lorsque nous eûmes vidé la question du Canal de Suez, j'avais encore un quart d'heure à moi. M. de Lesseps me proposa de descendre aux écuries pour me montrer son vieux cheval arabe, Ali.

— Il y a trente ans, me dit-il, que ce cheval me fut donné par le khédive.

Blanc comme la blanche hermine, la tête fine et admirablement proportionnée, Ali me parut une magnifique bête. Aussitôt qu'il aperçut le maître, il poussa un hennissement joyeux et retourna sa tête en cherchant la figure de son vieux camarade.

— C'est un excellent compagnon, me dit M. de Lesseps.

Mais les chevaux ont une singulière façon de manifester leurs sentiments ! Ali a toujours voulu me prendre le nez entre ses dents. C'est sa façon de donner une poignée de main.

J'ai quinze chevaux ici et il va falloir que j'en fasse venir d'autres, car je n'en ai plus assez pour ma famille, sans compter les amis qui me font le plaisir de venir nous voir.

— Quinze chevaux ! — pas assez pour sa famille ! ... dis-je à part moi, il y a des cirques qui voudraient bien en avoir autant.

Nous quittons l'écurie et nous faisons le tour du

château. Il y a des chambres d'amis de tous les côtés — et des amis un peu partout.

— Voulez-vous monter à la tour ? — C'est une idée de Mme de Lesseps. — Il y a une vue superbe de là-haut : vous découvrez tout le département. C'est encore le coin du monde où je me plais le mieux. Je regrette d'être obligé de le quitter si tôt.

— En effet, ne devez-vous pas aller à Panama prochainement ?

— Oui ; cependant il est probable que je serai remplacé par mon fils. Il partirait vers la fin de novembre ou le commencement de décembre.

A la fin de ce mois je rentrerai à Paris avec toute ma smala — je serai à la portée de tous les canards qu'on lâchera sur le Canal. — C'est une chasse aussi, mais j'aime mieux celle du bois de Valençay.

Au moment où je prenais congé de M. de Lesseps, il me dit en me serrant la main énergiquement :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit ; soyez modéré dans la forme, mais dites bien que je démens de la façon la plus absolue qu'il y ait le moindre malentendu entre l'Angleterre et moi au sujet du Canal.

On effé dè la tsaropiondze.

Lè frârs Pequa-sélâo étiont pourro, que cein n'est pas on défaut, kâ vo sèdè bin lo dit-on : « pourrètâ n'est pas vice » ; mà l'étiont tsaropès, que l'est 'na granta vergogne, po cein que quand l'est qu'on a 'bons brès, la carcassa solida, boun'appétit et qu'on est dein la misère, n'est-te pas on abomina-chon dè ne pas sè demézézi on bocon por affanâ sa pedance, quand y'a adé prâo ovradzo po cliâo que n'ont pas lè coutès ein long ?

Cliâo Pequa-sélâo, qu'étiont sept frârs, diabe lo mein, ariont pu allâ vòlets po sè gâgni cauquie batz et po sè veti on pou dè sorta ; mà l'amâvont mi crévota et fotemassi dâi bougréri. Fabrequâvont dâi lottès, dâi croubelions, dâi béclires, dâi lins po lo messon, et dè bio savâi que lè coutiâo, lè vousei et tot lo resto étâi dâo bou dè louna. Cassâvont dâi pierrès, traisont dâo gravier ; enfin quiest : fote-massivont ! Démâorâvont dein n'espèce dè cambuse iô fasont lâo medzi coumeint poivont. L'aviont eintre ti leu, po sè veti dè la demeindze, trâi bounès tsemisès, quatre vestès et cinq gilets. Lè dzo su senanna l'aviont dâi broustou âo dâi rouliérés et dâi tsaussès retacounâiès et â pertes ; et quand s'agessâi dè sè reguingolâ, la demeindze, l'étâi cliâo que sè lévâvont lè premi qu'einfatâvont lè bio z'hailions ; po lè z'autro, faillâi restâ ein ti lè dzo. Mà cein ne lâo fasâi rein, kâ l'étiont tant banbans que l'amâvont mi restâ étâi, et la mâiti dâo teimps n'iein avâi min dè revou. N'étâi què quand y'avâi dâi vôtès que fasont âo pifère po sè levâ, po cein que lâi avâi â fifa et que n'ousâvont portant pas lâi allâ tot dépatolliu et tot coffo.

Ora po en veni â cein que la tsaropiondze lâo fe einveintâ, vaitse l'affère : Du que fasont lâo medzi, lâo faillâi dâo bou, et quand l'ein aviont fauta, l'allâvont decé delè, déguenautsi ona sapalla chetse, que trainâvont tant qu'à l'oto. Copâvont lè brant-sès po fère on pou dè prin ; mà po ne pas sè bailli la peina dè réssi la fonda et dè fère dâi z'étallès, l'einfatâvont cliâ fonda per on bet dein la cousena, mettiont cé 'bet su lo soyi quand lo fû étâi allumâ

et la fasont bourlà dinsè. Por attusi, l'avancivont à mésoura que le frequassivè et cein lào douravè dâi senannès. Et l'est dinse que eilliâo gaillâ, tot ein mènadzeint la rèsse et la détrau, s'espargnivont la peina d'einmoulâ et dè copâ lào provejon dè bou.

Un banquier donnait un diner de douze couverts.

Survient un ami d'enfance qui s'invite sans façon. On n'ose le mettre à la porte ; mais ce *treizième* convive va entraîner quelqu'un dans la tombe. On se met en quête d'un quatorzième. Le banquier descend dans ses bureaux, trouve son caissier occupé, comme tous les caissiers vers six heures du soir, à enfermer des billets de banque dans un portefeuille, lui explique la situation et le force d'accepter à diner sans trop se moquer du motif de l'invitation.

Le caissier, après avoir mis un habit noir et une cravate blanche, paraît au salon ; on le remercie de sa complaisance, et trois convives déclarent que sans son intervention providentielle, ils n'auraient pas diné. A ce moment, le maître reçoit un pli cacheté de noir ; c'est un des convives qui s'excuse : sa femme est morte subitement, et il en est si inconsolable, qu'il ne mangera pas de truffes avant trois jours. On retombe dans le chiffre fatidique. Le caissier devient un embarras : de quatorzième fêté, il devient un treizième gênant. Il le comprend et s'esquive.

Le banquier le reconduit jusqu'au bas de l'escalier en se confondant en excuses : mais à ce moment, paraît sous la voûte de la porte cochère, le médecin de la maison. Le banquier lui saute au cou, le retient à diner et rentre triomphant avec son quatorzième, heureux d'avoir épargné à un employé zélé une pareille mortification. On se met à table, et, à la première cuillerée de potage, la maîtresse de maison, déjà mal disposée, s'évanouit. On la transporte sur son lit, et le médecin déclare qu'elle ne pourra reparaitre à table. Le caissier incorrigible se trouve encore un treizième maudit. L'œil suppliant de son patron lui dictait son devoir, et il va au restaurant du coin manger un bifsteck affranchi des préjugés. Nous aimons à croire que le caissier aura une gratification au jour de l'an.

Un père déçu, a une vive altercation avec celui qui espérait devenir son gendre.

— C'est une trahison, dit ce dernier, c'est une indignité ! Vous m'aviez positivement promis la main de votre fille.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur, vous me voyez désolé, mais certaines considérations...

— Je croyais cependant que vous n'aviez qu'une parole.

— Certainement. C'est précisément parce que je n'en ai qu'une, que je la retire.

Une servante, nouvellement débarquée à l'hôtel du Grand-Pont, entre à la cuisine au moment où le chef plonge des écrevisses dans l'eau bouillante. Elle ne peut retenir un geste de répugnance et de compassion. Le cuisinier, qui s'en aperçoit, lui dit : « Ça me produisait d'abord le même effet qu'à vous, mais depuis dix ans que j'en fais cuire, elles doivent y être habituées. »

On en est à la Chartreuse et la conversation tombe naturellement sur les fameuses liqueurs fabriquées par les moines. On parle de la « Bénédictine » faite par les Bénédictins, de la « Trappistine » faite par les Trappistes. Tous ces mots en « *ine* » frappent un convive, qui demande naïvement :

— Quel est donc l'ordre qui fabrique la « Benzine ? »

Tableau !

Un de nos abonnés nous demande ce qu'on entendait par les *officiers d'hausse-col*, dont il est question dans l'article sur nos anciennes milices, publié il y a quinze jours. Nous regrettons de ne pouvoir lui donner une explication exacte, étant peu connaisseur en ces matières. Nous inclinons cependant à croire que le mot est employé par opposition à celui de *bas-officiers* ou *sous-officiers*. En effet, tout officier, dès le grade d'enseigne ou sous-lieutenant, portait autrefois le hausse-col, tandis que les sous-officiers ne le portaient pas. Cela dit, nous recevrons avec plaisir les renseignements qu'on pourrait nous donner à ce sujet.

Nous rappelons la jolie **soirée littéraire et musicale**, donnée ce soir par les **cadets de Lausanne**, au profit de l'artillerie de ce corps. Nous souhaitons le meilleur succès à cette aimable jeunesse.

La prime pour l'énigme publiée dans le supplément, est : 100 cartes de visite.

Théâtre de Lausanne

Dimanche 19 novembre 1882

ADMISSION DES BILLETS DU DIMANCHE

LE BOSSU

Drame en 5 actes et 10 tableaux,
par M.M. Anicet Bourgeois et Paul Féval.

Bureaux à 7 h. — Rideau à 8 h.

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Le théâtre italien au XVI^e siècle, à propos de deux livres récents, par M. Marc-Monnier. — Pauvre Marcel. — Nouvelle par M. T. Combe (quatrième partie). — L'Egypte contemporaine, par M. V. de Floriant. — Clément Marot, par M. G. Lanson. — La Hollande contemporaine. — La Haye, par M. Ed. Tallichet. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

Papeterie L. MONNET

Entêtes de lettres ; — enveloppes avec raison de commerce ; — factures ; — cartes de visite ; — cartes de convocation, de bal, de banquet, etc. Copies de lettres, presses à copier, **encre nouvelle** à copier, de 1^{re} qualité. Assortiment de registres et autres fournitures de bureaux.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}